

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON

Six mois 6 f. » c.
Trois mois 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'étranger

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 6 Avril 1861.

GRAND-THÉÂTRE.

Faust. — M. Michot.

L'Allemagne a pour Goëthe le même respect et la même admiration que l'Italie a pour le Dante. — Tous deux se ressemblent par plus d'un côté, et la *Divine Comédie* n'a rien à envier, au point de vue de l'idée ou de la forme, à la légende de *Faust*.

Le livre de *Faust* se compose de deux parties bien distinctes : la première, régulièrement dramatique en quelque sorte, nous fait assister au spectacle des égarements de *Faust*, cherchant dans les jouissances matérielles cette satisfaction que ni la science ni la philosophie n'ont pu donner à sa pensée.

C'est la lutte du bien et du mal symbolisée dans ces deux figures de Méphistophélès et de Marguerite : l'un, esprit des ténèbres, sombre et fatal dans son ironie désespérée ; l'autre, image gracieuse et pure de la vierge naïve, prototype de l'amour, qui se donne tout entière, et, comme l'hermine, meurt quand elle a été souillée. — La seconde partie de *Faust* appartient plus spécia-

lement à la légende, et Goëthe promenant son héros à travers les pays dorés de la fantaisie, poursuivant toujours son idée première, épuisant toutes les richesses, toutes les splendeurs de la poésie, nous montre *Faust* arrivant à la dernière heure du pacte qui le lie à Méphistophélès sans que le désir inassouvi ait cessé de se dresser dans son âme.

Un pareil sujet était bien fait pour tenter l'imagination d'un compositeur aussi puissamment organisé que M. Gounod ; mais dans l'impossibilité de traduire à la scène tout le poème, les auteurs du libretto ont dû se borner à en détacher le double épisode de Méphistophélès et de Marguerite.

C'est au Théâtre-Lyrique que *Faust* a été représenté pour la première fois, et le succès obtenu, les admirations ont si bien fait taire les critiques, qu'il a été reconnu, avoué que depuis longtemps aucune œuvre musicale ne s'était produite qui pût soutenir la comparaison avec le nouvel opéra. — La province a ratifié le jugement de Paris, et M. Gounod peut dès à présent être placé au premier rang des compositeurs français.

Le caractère principal de la musique de *Faust*,

c'est l'abondance de la mélodie, non pas de cette mélodie vulgaire qui consiste à donner à l'idée une tournure gracieuse et séduisante, mais de celle qui fait cadrer la phrase du motif avec la pensée à exprimer, qui en reflète les nuances et se développe avec elle.

La partition de M. Gounod n'est pas seulement riche en mélodies, l'orchestration en est savante, et dès les premières mesures de l'ouverture, on peut juger que le compositeur n'ignore aucune des difficultés de son art et qu'il sait en utiliser toutes les ressources.

Nous devons donc de vrais et sincères remerciements à la direction, qui, bien que la fin de l'année théâtrale soit proche, n'a pas hésité à monter un ouvrage d'une telle importance. — Le public s'en est rendu compte, et nous ne sommes pas surpris de voir le succès se poursuivre.

Nous avons déjà constaté le succès que dans le nouvel opéra obtiennent MM. Achard et Ismaël, et M^{mes} L. de Maësen, Willème et Gourdon ; mais ce sont là de ces choses qu'on ne saurait répéter trop souvent ; personne, parmi les nombreux spectateurs qui les applaudissent chaque soir, ne trouvera mauvais que nous revenions sur ce sujet. Nous ne serons que leurs interprètes en tra-

FEUILLETON.

DEUX RIVAUX.

I.

BROUILLE ET RACCOMMODEMENT.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Mais le maître d'armes s'interposa seul entre les champions. Incapable de supporter la vue du sang, son élève venait de fermer les yeux et de se laisser glisser à terre. Il ne fallut pas moins de cinq à six seaux d'eau, qu'on lui jeta avec force sur la figure, pour le faire revenir à lui. Les combattants donnèrent beaucoup moins de peine. Malgré l'acharnement qu'ils avaient mis dans la lutte, comme leurs armes de cuisiniers n'étaient ni commodes, ni d'une excellente trempe, ils ne s'étaient fait que de légères blessures. Aussi ne témoignaient-ils pas une grande satisfaction. Es-

tampé, voyant cela, se crut obligé de leur faire encore un petit cours de morale à sa façon.

— Je sais bien, leur dit-il, que vous auriez pu vous faire des entailles plus profondes, et, par suite, une saignée plus abondante ; mais l'honneur n'en est pas moins satisfait. Maintenant, je vous rappellerai nos conditions : qu'il ne soit plus question de la dispute qui vous a fait jouer du couteau. Si le lieutenant s'aperçoit de quelque chose, nous mettrons vos blessures sur le compte des Grecs, qui seront censés nous avoir cherché querelle. Ces lâches bandits ont assez de méfaits sur la conscience pour qu'on ne se fasse pas scrupule de les calomnier.... Voilà qui est entendu. Il se fait tard ; il ne nous reste qu'à appareiller et à courir grand-large le cap au nord.

Ces paroles servirent de boute-selle, et deux heures après nous avions regagné la *Calypso*.

A huit mois de là, M. Lalande ayant été rem-

placé par M. Hugon, qui montait *l'Iphigénie*, nous cinglâmes vers la France.

Comme nous étions dans le mois de février, et que l'on devait s'attendre à des vents du nord, au lieu de passer au sud de la Sicile et de la Sardaigne, ainsi que c'est l'habitude, nous passâmes dans le détroit de Messine, sans avoir à nous plaindre ni de Carybde ni de Scylla, qui ne s'offrirent seulement pas à nos regards, puis devant Stromboli, qui jetait à tout moment des bouffées de fumée en poussant des soupirs formidables, témoignages de la solidité de ses poumons, et, enfin, dans le détroit de Bonifacio. Là, notre frégate fut croisée par un bateau pêcheur qui se dirigeait de la côte de Corse vers celle de Sardaigne. Par la raison que nous devions faire vingt jours de quarantaine, bien que la peste ne fût pas en Grèce et que tout l'équipage se portât à merveille, ce bateau ne put communiquer avec nous ; mais il se tint quelque temps par notre travers. Nos

duisant en éloges les braves qui ne cessent de les accueillir pendant tout le cours de la représentation.

M. Michot, premier ténor de l'Académie impériale de musique, est venu donner quelques représentations à Lyon. L'espace nous manque pour dire tout le bien que nous pensons de cet artiste, un des ténors les plus admirablement doués qui se puisse voir ; nous dirons seulement que par lui *le Trouvère* revêt une physionomie et une expression nouvelles, et que nous n'avions jamais encore entendu chanter le quatrième acte de *la Favorite* comme M. Michot l'a chanté vendredi.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Bénéfice de Mlle LOBBY. — *Les 32 Duels de Jean Gigon.* — *Le Gentilhomme pauvre.* — *J'ai compromis ma Femme.*

Tout le monde a lu sous le titre des *32 Duels de Jean Gigon* un petit livre qui contient l'histoire naïve, souvent émue, et parfois dramatique d'un simple chasseur d'Afrique ; sa vie est un perpétuel récit de batailles, combats avec les Arabes de la plaine ou de la montagne, combats singuliers avec dix ou vingt soldats aussi ferrailleurs que lui, le tout entremêlé de repos au bivouac, de *razias*, de coups de main audacieux. — On voit que l'auteur connaît et aime l'Afrique, et pour son coup d'essai, tout simplement, sans artifices, ni réclames, en disant ce qu'il avait vu ou entendu, il a fait une œuvre remarquable.

L'histoire de Jean Gigon découpée, remaniée, arrangée, a servi de prétexte au drame que nous venons de voir représenter aux Célestins. — Mais tout intéressant que soit par lui-même Jean Gigon, ce nouveau *Cyrano Bergerac*, le drame a des exigences qui ne lui permettent pas

Corses rivaux, qui depuis leur combat à Modon ne s'étaient plus adressé la parole, reconnurent des compatriotes ; ils lièrent conversation avec eux, s'informant tout d'abord du sort de leurs parents et de leurs amis, de celui-ci et de celle-là ; puis l'un d'eux, — je ne sais plus lequel, — demanda d'une voix timide des nouvelles de Bianca Moretto.

— Bianca, lui répondit-on, voilà bientôt six mois qu'elle est mariée, et elle peut même se flatter d'avoir fait un bon mariage ; elle a épousé un sergent de voltigeurs corses, qui est décoré.

On conçoit l'effet de ces paroles sur Battista et sur Luigi, eux qui avaient failli se couper la gorge pour une coquette doublement infidèle. On eût dit qu'ils venaient de recevoir tous deux un coup de poignard dans le cœur. Après un court moment de stupéfaction :

— *Sangue de la Madona !* murmurèrent-ils ensemble entre leurs dents.

de se contenter d'une pareille simplicité. L'auteur du livre n'avait eu en vue que la personnalité batailleuse de son héros, l'auteur du drame y a ajouté les deux ressorts les plus puissants de nos sentiments, l'amour et la haine.

Tels qu'ils sont et avec les éléments que nous venons d'indiquer, *les 32 Duels de Jean Gigon* ont obtenu le succès qu'ils méritaient. Depuis quelque temps, M. Lambert était éloigné de la scène par la présence de M. Mélingue. Il a été revu avec plaisir dans le rôle de Jean Gigon, et le public lui a témoigné par ses applaudissements qu'il le tenait toujours haut dans son estime. MM. Ménéhand, Martin, Dupré, Laty, Lamy, Lureau, M^{mes} Ravier, Gravière et Leroux, ont concouru par la réunion de leur talent à l'exécution irréprochable du drame, et les témoignages de satisfaction ne leur ont pas été épargnés par les spectateurs. — Nous ne devons pas oublier une toute jeune actrice, la petite Lavigne, qui, dans le rôle de Marianne, a fait preuve de beaucoup d'intelligence.

Il paraît que l'imagination de MM. les auteurs dramatiques se trouve parfois réduite aux abois ; devenus indigents de leur propre fonds, ils empruntent à autrui l'idée qui leur manque. C'est ainsi que M. Dumanoir a pris à Henri Conscience son roman du *Gentilhomme pauvre* pour en tirer la comédie que nous avons vu représenter sous le même titre aux Célestins.

Quelques noms de personnages et le lieu de la scène ont été changés, mais il s'agit toujours d'un noble vieillard qui dissimule sa pauvreté fière, et préfère se laisser accuser d'avarice ; son seul espoir est dans un riche mariage pour sa fille, qui est aimée par l'héritier d'un négociant, plusieurs fois millionnaire. — Réussira-t-il dans

Puis ils échangèrent un regard : le regard le plus éloquent, le plus significatif peut-être que deux hommes aient jamais échangé.

Le soir, ils s'appelaient *fratello*, se serraient affectueusement la main, et leur réconciliation était sincère. Soupçonnant dans cette énergique pression de main un pendant au fameux serment des trois Suisses, je regrettai de n'avoir pas eu pour marraine une fée, je me serais fait transporter par elle de mon hamac à Bonifacio, au risque de manquer à l'appel du quart, et j'aurais crié à Bianca et à son mari :

— Fuyez !

II.

COMPLICATIONS ET PÉRIPIÉTIE.

Trois ans après, j'avais totalement oublié cette aventure. J'étais à Tunis, à bord d'un brick du commerce, et l'on m'avait envoyé à la Goulette avec le canot pour prendre le capitaine, qui devait revenir à la ville. La Goulette est le port de

ce projet ? On pourrait s'en douter, puisque cette union, près de se conclure, est rompue parce que le marquis ne peut donner une dot à sa fille ; Rigaud, le beau-père du futur, croyant comme tout le monde que le marquis en cette circonstance est guidé par l'avarice, s'éloigne avec son fils. — Tout est donc fini, mais tout recommence chez M^{me} Godard, la veuve d'un chaudronnier devenue propriétaire du manoir patrimonial des La Fresnaie. — Le marquis et sa fille, chassés par des créanciers de leur dernier asile, travaillent à l'insu l'un de l'autre pour vivre, et nous les retrouvons tous deux chez M^{me} Godard. M^{lle} de la Fresnaie y vient vendre de la dentelle, son père y vient accorder les pianos ; nous y retrouvons aussi Fargeau, un vieux domestique, qui reconnaît son ancien maître, et Rigaud qui voudrait faire oublier à M^{me} Godard son défunt mari. — M^{me} Godard préférerait être marquise, et elle s'offre vaillamment, elle et ses millions, à M. de la Fresnaie. — Celui-ci accepterait peut-être dans l'intérêt de sa fille, mais Rigaud, qui a tout appris, qui sait maintenant que l'avancé du marquis n'était que le manteau de sa pauvreté, lui demande de nouveau pour son fils la main de sa fille, et cette fois il la veut *sans dot*.

Tout se termine par un double et heureux mariage. M^{me} Godard ne sera pas marquise, elle deviendra M^{me} Rigaud, mais néanmoins elle sera la belle-mère d'une marquise.

La comédie du *Gentilhomme pauvre* a obtenu un vrai triomphe : succès de larmes ou de rires, d'attendrissement ou de gaieté, rien ne lui a manqué. — C'est aussi une belle histoire pour les artistes qui l'interprétaient, et cette pièce restera comme une des meilleures créations accomplies sur notre théâtre par MM. Devaux, Dorsay et

Tunis, comme Alexandrette est le port d'Alep, comme le Callao est le port de Lima, comme Ostie est ou était celui de Rome. Il n'y avait autrefois qu'un fort, réputé redoutable au temps où la fière Europe était tributaire de quelques audacieux pirates, et dans lequel on voit encore les plus gros canons de bronze qui soient au monde, — celui pris à Alger, dont on a fait une colonne à Brest, paraît peut-être une arme d'enfant auprès de ces monstrueuses bouches à feu ; — mais derrière ce fort, à l'ombre de son pavillon rouge, orné d'un yatagan et de trois rangées de croissants et d'étoiles, on a groupé un nombre assez considérable de petites maisons habitées par une population qui ne tire que du commerce ses moyens d'existence. Aussi n'est-ce guère qu'un vaste bazar se dessinant et rayonnant autour d'une place carrée ; ce ne sont partout que boutiques et cafés.

CASIMIR HENRICY.

(La suite au prochain numéro.)

Martin, et M^{mes} Lobry et Leroux.

J'ai compromis ma femme est un vaudeville où l'esprit pétille, les situations sont franchement comiques, naturelles et sans exagération. — M. Verdinet, avant son mariage, était un vrai Lovelace, et avait la spécialité des femmes mariées. Pour s'en faire aimer il excitait d'abord leur intérêt et celui du mari par une histoire de mariage malheureux. Ce moyen lui avait réussi parfaitement près la femme d'un notaire de Plombières, ou que du moins il croyait telle. M^{me} Verdinet avait fui le domicile conjugal en compagnie d'un M. Ernest Monnerville (un nom pris au hasard), lequel avait lâchement refusé le cartel à lui envoyé par Verdinet. — Notaire, Ernest Monnerville (lequel existait réellement à l'insu de Verdinet), Verdinet et son épouse se rencontrent tous aux eaux de Bagnères, et de là naissent embarras sur embarras pour le malheureux Verdinet jusqu'à ce qu'une explication, que diverses circonstances retardent toujours, vienne le tirer du mauvais pas où il s'était fourvoyé. — MM. Ménéhant, Lamy, Duriez, Depay, qui fait de remarquables progrès, M^{lle} Demonchy et M^{me} Michon, ont joué avec entrain leurs différents personnages et les applaudissements ne leur ont pas été épargnés.

M. Mélingue continue, dans les représentations de *la Tour de Nesle* et de *la Dame de Monsoreau*, à maintenir le public dans le chemin qui conduit à la salle des Célestins, trop petite toutes les fois qu'il joue.

Mardi prochain aura lieu, au bénéfice de M. Martin, les premières représentations de : *la Vengeance du mari* ; *le Sacrifice d'Iphigénie* ; *les Malheurs d'un Amant heureux*. — Tous ceux qui ont si souvent admiré ce comique, d'une nature si franche et si originale, se feront certainement un devoir de venir lui témoigner, par leur présence, leur estime et leur sympathie.

CH. MAURIS.

Le bénéfice de Jérôme Coton a eu lieu samedi, 30 mars. — Comme toujours, la salle était comble, car tout le monde avait voulu voir une fois de plus l'acteur du mélodrame pur sang.

Nous l'avons dit souvent déjà, M. Délestang montre la plus grande bienveillance pour les artistes malheureux, et il en donne une preuve dans la représentation qu'il accorde chaque année à Jérôme Coton. Nous félicitons le public de s'associer à cette bonne œuvre en répondant avec empressement à l'appel de cet artiste ; mais nous ne pouvons nous empêcher de blâmer les mani-

festations de mauvais goût auxquelles une partie du public s'est livré samedi dernier envers Jérôme Coton et les artistes, qui, en le secondant, ne faisaient qu'un acte de bonne camaraderie. Nous savons, et nous tenons à honneur de le constater, que la généralité de nos concitoyens ont désapprouvé ces manifestations, et c'est avec raison. On connaît depuis longues années Jérôme Coton, et si son talent n'est pas sympathique, on peut s'abstenir d'assister à son spectacle, mais si l'on y assiste, on doit se souvenir qu'avant d'être artiste, Jérôme Coton est homme et de plus malheureux, et que par cela même il a droit à des égards.

ALFRED.

CAUSERIE PARISIENNE.

Le Prisonnier de la Bastille. — Le Cirque Impérial. — Nouvelles.

Revenons au Cirque Impérial. *Le Prisonnier de la Bastille* y a fait son apparition, et nous ne pouvons en conscience laisser passer un drame d'Alexandre Dumas sans lui consacrer quelques lignes. Avez-vous lu *le Vicomte de Bragelone*, ami lecteur ? Oui, n'est-ce pas ? Eh bien ! coupez le roman en morceaux, disséquez, faites-en une série de tableaux invraisemblables, faites vivre ensemble des hommes qui sont venus à cinquante ans de distance, renversez l'histoire, nos croyances et les récits de nos pères, et vous aurez fait, vous en êtes certain comme moi, un drame impossible, nullement intéressant, nullement littéraire, un drame qui n'atteindra pas vingt représentations. Pour vous et pour moi cela se passerait ainsi, cher lecteur, mais pour Alexandre Dumas ! pour Alexandre Dumas seul, il en est tout autrement, et de cet amas hétérogène de matériaux, le célèbre romancier a su tirer une œuvre toute palpitante d'intérêt, toute théâtrale, à su nous émouvoir, nous attendrir, nous arracher des applaudissements fénétiques.

Le grand roi Louis XIV y paraît encore jeune, et nous assistons à ses naissantes amours avec Louise de Lavallière. D'Artagnan est son capitaine des gardes ; mais le fameux quatrain des Mousquetaires est désuni. D'Artagnan appartient au roi, Aramis à M. Fouquet, Porthos tantôt à l'un tantôt à l'autre ; Athos de la Fère, blessé dans sa dignité de gentilhomme, s'est retiré dans son domaine ; Aramis veut substituer à Louis XIV, sur le trône de France, Marchiali, l'homme au masque de fer ; il réussit, mais Fouquet ne veut pas accepter dans sa maison une si honteuse violence contre les lois de l'hospitalité (nous sommes à sa fête de Vaux), et rétablit le véritable Louis XIV sur le

trône. Pour couronner l'œuvre, nous voyons Porthos se faisant sauter avec un baril de poudre, digne mort d'un tel géant. Dans ce drame, les rôles de femmes ont été effacés, et sans Adèle Page, Louise de Lavallière, sans Clarisse Miroy, la reine-mère, la plus forte moitié du genre humain n'aurait pas trouvé un décors, un costume, un rôle à sa taille.

De ce nouveau succès nous devons dire que Dumas en doit la plus grande partie à M. Hostein, le directeur, l'habile metteur en scène ; certes, nous lui devons de sincères remerciements pour la fraîcheur et surtout *la vérité* des costumes, pour le bon goût des décors. *Une matinée au Louvre* est charmante, *la fête de Vaux* est digne de la royale personne qui y assistait. Un instant nous croyant de 200 ans en arrière, nous étions transportés à la Bastille, au souper du roi à Versailles, au siècle de Louis XIV. D'Artagnan-Jenneval nous a fait regretter Mélingue, Mélingue et ses défauts, Jenneval n'a copié de ce farouche batailleur que ses éclats de voix insolites, ses gestes de matamore ; de ses qualités, il ne s'est nullement occupé. Maurice Coste-Aramis est un fin diplomate, mais le héros de la pièce est sans contredit l'éternel jeune premier Louis XIV-Laferrière. Les fougues de la jeunesse, la majesté royale, ont trouvé en lui un véritable interprète. Le héros, que dis-je, c'est aussi l'intrépide Porthos-Verner le géant des trois Mousquetaires, Verner qui mange un agneau rôti tout entier à son dîner, sans jamais boire moins d'un quartaut de vin.

Cent cinquante représentations épuiseront à peine ce succès, aussi se pourrait-il bien faire que nous en parlions encore à quelques jours.

La semaine sainte est venue arrêter les débuts de *la Ristori*, aussi n'en parlerons nous que dimanche prochain, ainsi que de M^{lle} Girard au théâtre Lyrique, ainsi que des *Trembleurs* au Gymnase, ainsi que des....

Hélas, chers lecteurs, j'y songe, dimanche prochain ma tâche est finie, dimanche prochain *Pierre et Jacques* vous enverront les théâtres au jour le jour, et moi, moi, relégué au troisième plan, je me contenterai seulement de contresigner le manuscrit de mes deux diables, qui ne sont pas roses du tout.

MAXIME D'AMBLÉRIEUX.

PALAIS DE L'ALCAZAR.

Cirque Rancy.

Nous ne nous trompions pas en annonçant, dans notre dernier numéro, que le Cirque Rancy ob-

tiendrait de nouveau un grand succès. — Les représentations de cette semaine ont complètement justifié nos prévisions.

Nous le répétons, les artistes qui composent cette troupe équestre sont choisis parmi les premiers sujets des cirques de Paris et de Londres, et dont le talent a été constaté par tous les journaux de ces deux capitales. — Aussi, il est impossible de décrire les applaudissements et les rappels qui après chaque exercice éclataient, à l'adresse de MM. Léonard, Loyal, Jules, M^{me} Juliette et Itscher (Caroline Goetz). — Cette dernière écuyère que nous applaudissions il y a une dizaine d'années, alors que toute enfant, elle faisait ses premiers pas dans la carrière hippique sous la direction de son père, a complètement réalisé les espérances que faisait concevoir son jeune talent.

Les clowns sont d'une adresse qui tient du prodige et nous renonçons à décrire les merveilles de souplesse et d'agilité qu'ils exécutent avec une grâce parfaite.

Nous ne dirons rien aujourd'hui de l'Homme Volant, nous y reviendrons dans notre prochain numéro.

F. BILLY.

La foule assiège chaque soir le Café de Paris. Tout le monde veut obtenir audience de S. M. circassienne ZULEMA. Cette grande reine reçoit ses visiteurs avec la grâce la plus exquise, et après une audience, chacun se retire émerveillé des proportions admirables de ce phénomène, à côté duquel les petits Nains chinois étaient de véritables géants.

HISTOIRE DE DEUX ENFANTS ET D'UN CHIEN.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

X.

Enfin, le jour parut, sombre, nébuleux et tout chargé d'orage.

La mer semblait presque noire, et déjà bouillonnait confusément.

— J'ai faim!... murmura Georgette en rouvrant ses yeux affaiblis et voilés.

A cette plainte, Kevin se mit à ramper sur le sable, et vint lécher les mains pendantes de sa maîtresse.

— Attends, sœur, — répondit Georget en appuyant la tête de la jeune fille sur le corps docile du pauvre chien. Attends un peu... la cabane qui brûle est déserte maintenant; mais le bon Dieu est bon... J'espère encore y trouver quelques

miettes de leur repas d'hier soir?

Il s'élança en courant.

Malgré les flammes, malgré la fumée, il pénétra dans cette cabane.

Il chercha partout.

Rien!.. rien!..

Si fait, cependant.

A terre, dans un coin, au milieu d'une mare de sang et de porter, un cadavre!..

Celui d'un pauvre enfant, du mousse du bord, dont le contre-maitre plus ivre que les autres, avait brisé le crâne avec une bouteille vide.

Georget retourna, en pleurant, vers sa compagne.

Il n'eut pas besoin de paroles; elle lut son désespoir dans ses yeux...

— O mon Dieu! — sanglota le pauvre garçon, — si nous pouvions atteindre Yougal, nous serions sauvés!..

— Aide-moi, frère! — s'écria Georgette avec un accent de suprême courage qui navrait le cœur, — aide-moi! Je veux essayer encore...

Alors un éclair de joie brilla dans les regards un moment ranimés de son frère... Il souleva doucement la courageuse enfant, la soutint, la guida...

Elle fit ainsi quelques pas...

Kevin les regarda partir d'un œil craintif et réjoui.

Mais bientôt Georgette se laissa glisser à terre avec un soupir... Ses forces étaient à bout.

— Eh bien, je te porterai!... — s'écria Georget avec l'élan d'une résolution suprême.

Georgette voulut refuser d'un geste défaillant et désespéré. Déjà Georget l'enlevait dans ses bras et se mettait en marche avec son cher fardeau.

Mais! hélas, lui aussi, il avait trop présumé de ses forces, épuisées par l'insomnie, par la fatigue et la faim.

Au revers de la colline, les deux pauvres petits roulèrent ensemble sur le sable, brisés, anéantis et mourants.

Kevin vint se coucher, en gémissant, à côté d'eux.

Alors commença sur cette plage déserte une scène de désespoir et d'agonie.

Georgette resta immobile, languissante et les yeux déjà fixés vers le ciel, comme pour y chercher son chemin. Georget s'agitait convulsivement; il se déchirait la poitrine avec ses ongles.

— Mourir!... mourir! — criait-il au milieu de ses sanglots. — Elle, elle, mourir si gentille et si jeune!... Oh!... non... non... c'est impossible!

— Oui, — murmurait Georgette d'une voix si

douce qu'on eut dit le dernier chant du cygne. Mourir tous deux... ensemble... La sorcière nous l'a prédit... je l'ai revue cette nuit en songe... Elle me disait que le moment était venu... Elle me montrait au fond de la mer cette île enchantée où nous devons être éternellement réunis... Pourquoi pleurer, frère?.. Nous allons partir pour un paradis... nous n'aurons plus ni faim, ni froid... Viens près de moi pour expirer l'un à côté de l'autre, et nous voler en nous tenant par la main vers le séjour promis... Nous ne pourrions pas nous aimer davantage que sur la terre... Mais nous serons plus heureux!.. Viens.. viens... plus près... plus près encore!..

— Et dire, — poursuivait-il, — dire qu'à six mille d'ici il y a Yougal... que là, devant nos yeux... sur la mer, il y a cette goëlette... Des deux côtés de quoi te rendre la vie... et que je ne puis atteindre ni Yougal ni la goëlette!

Mais tout à coup changeant de ton, il s'écria:

— O mon dieu!... mon dieu!

— Quoi donc?... demanda Georgette.

— Sauvée!... sauvée! répétait-il d'une voix follement joyeuse.

— Comment?

— Là-bas?... une barque qui se détache du vaisseau... qui vient vers le rivage... qui aborde...

— Qu'importe?

— Qu'importe!... il y a des hommes qui peuvent nous donner du pain.

— Les matelots d'hier... Ils te battraient encore... Non!... non... Mieux vaut mourir que de rien leur demander!..

Elle parlait encore que Georget déjà courait vers les arrivants.

CHARLES DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

MÉLANGES.

**

A LA MAISON.

— As-tu acheté des allumettes?

— Oui, papa.

— Sont-elles bonnes?

— Oui, papa, je les ai toutes essayées.

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, **MÉSOT.**

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.